

Brève de Bibliothèque spécial confinement N°4

Sommaire

Editorial : cabane magique et mercurochrome, *A.M. Rajon*

En direct des membres

- **Un texte de R.Puyuelo : l'histoire de la bibliothèque J. Rouart**

Rubrique des livres

Les réflexions d'une bibliothécaire confinée, *Sabine Fabre*

Rubrique cinématographique, *Marc Babonneau*

Le jeu des confinés

Annexes : 1 : Rémy Puyuelo : La bibliothèque J. Rouart

Annexe 2 : un texte de G. Pérec

Annexe 3 : le jeu des confinés

Editorial : Cabane magique, et mercurochrome, A.M. Rajon

Dans cette 4^{ème} semaine après C-C¹, Marc Babonneau nous propose une analyse du film **Mélancholia**. A la lecture, j'ai associé le texte de Marc avec celui de K.Ôé²: « **Notes de Hiroshima** » (livre déjà évoqué dans un précédent BdB, NDLB). Livre et film sont tous deux le récit d'une catastrophe, l'une anticipée et l'autre soudaine et imprévisible.

➤ La catastrophe

Je propose en premier lieu une définition de la catastrophe empruntée aux mathématiciens avec la *théorie des catastrophes* de René Thom³. Le terme de catastrophe désigne le lieu où une « fonction » change brutalement de forme. La catastrophe se produit au point de rupture des forces et provoque une figure radicalement nouvelle. Cette discontinuité apparente (cette catastrophe) n'est que la manifestation d'une évolution lente sous-jacente (*que l'on n'a pas anticipé ou que l'on a méconnu*, NDLB). Cette définition a pour avantage de souligner les conséquences d'une catastrophe : rupture et une réorganisation nouvelle.

Les psychanalystes, eux, associeront à la définition de catastrophe le concept winiccottien (crainte de l'effondrement, effondrement catastrophique) où la catastrophe est pensée sur le modèle d'un deuil intime. Mais on comprend pourquoi la théorie des catastrophes de René Thom a eu tant d'échos dans les sciences humaines en particulier chez les psychanalystes.

- Revenons à nos associations. Dans le film « Mélancholia », devant la catastrophe éminente d'une collision astrale qui allait anéantir la terre, un des personnages choisit le suicide (un scientifique qui avait évalué lucidement l'inéluctabilité de la situation), tandis qu'un autre, tout aussi épouvanté, se défend contre le choc en construisant une cabane « magique » faite de branchages pour se mettre à l'abri. Cette cabane m'a évoqué une situation identique rapportée par K. Ôé dans son livre. Dans Hiroshima dévastée un jeune dentiste pose une question à un médecin plus âgé que lui. Il lui demande : « Pourquoi les gens d'Hiroshima doivent-ils encore souffrir à ce point ? ». Le médecin ne répond pas (y-a-t-il une réponse ?), lui-même débordé par les soins à apporter aux victimes. Désespéré par la réalité accablante à laquelle il ne voit aucune échappatoire, le jeune dentiste se suicide. Le médecin, confronté à la même analyse, continue de secourir les blessés et de ne pas céder au désespoir. Ses

¹ CC : Confinement Coronavirus ou Catastrophe Coronavirus

² K. Ôé (1965) : Notes de Hiroshima, Arcades Gallimard, 1996

³ René Thom, mathématicien et épistémologue, 1923-2002, fondateur de la théorie des catastrophes. Pour s'initier à cette théorie ardue, je vous propose une BD de vulgarisation épatante : « Oh ! Catastrophe, les chroniques de Rose Polymath », de Ian Stewart, Edition Belin, 1982

armes étaient aussi fragiles que la cabane magique du film : un peu d'huile sur les brûlures et du mercurochrome.

De cette expérience à Hiroshima K. Ôé tire une leçon : c'est « Hiroshima la moraliste » :

« L'homme qui porte un regard trop lucide sur toutes les perspectives d'une situation limite n'a sans doute d'autres issues que le désespoir. Seul celui qui, avec un œil émoussé, prend cette situation uniquement comme l'un des aspects de la vie quotidienne, est en mesure de lutter contre elle. [...] S'interdire de considérer cette situation limite autrement qu'avec ce regard (une vision émoussée), c'est justement ce qui permet, sans désespérer d'y faire face avec une folle témérité dont seul l'être humain est capable. Cette forme de myopie repose sur la ténacité, et cache, au fond d'elle, une clairvoyance extraordinairement vive. ».

La réflexion de K.Ôé est universelle, et elle est actuelle. Elle articule la métaphore de « Mélancholia », la tragédie de Hiroshima et la situation de la pandémie du Cov19. La cabane magique faite de brindilles pour lutter contre l'anéantissement, l'huile et le mercurochrome pour faire face à la bombe atomique, sont des solutions - qui nous paraissent dérisoires - pour faire face à l'adversité. Nous aussi, pour lutter contre la catastrophe pandémique, nous utilisons des petits moyens - semblables aux brindilles et au mercurochrome - dans les actes de la vie quotidienne, actes répétitifs, monotones, toujours recommencés. Ce sont des gestes dérisoires, d'une banalité que nous ne supportons pas en temps ordinaire. Mais cette normalité désespérante n'est-ce pas ce qui donne à l'existence ses traits éminemment humains ? C'est la morale d'Hiroshima. C'est aussi ce que nous apprennent les patients confrontés à des événements traumatiques ; si le deuil leur a fait perdre toute légèreté, la guérison s'amorce quand ils peuvent s'intéresser à nouveau au « dérisoire » de la vie quotidienne.

En direct des membres du GTSP

Il est bien connu que, parfois, les marins sont pris d'une irrésistible somnolence pendant les traversées au long cours : c'est la thalasthénie, redoutable car elle peut amener un équipage à faire naufrage. Les membres du GT sont-ils atteints eux aussi de thalasthénie ? Peu de nouvelles, peu de manifestations cette semaine, la quatrième, celle du milieu du gué.

- Merci cependant à **Elisabeth Castells-Mourier** pour ses encouragements.

- **Rémy Puyuelo** propose cette semaine l'histoire de la bibliothèque Jean Rouart : *lecture en Annexe 1*, et un court texte de Georges Perec qui fait écho aux propos de l'éditorial. *Lecture en Annexe 2*
- **Sabine Fabre** nous engage à écouter :
 - En podcast sur F. Culture dans l'émission "**Toute une vie**" : **Marie Bonaparte, princesse pionnière de la psychanalyse**
 - Et pour les fans de D. Podalydès, voir et écouter une lecture du texte intitulé "**Le savon**" de **F. Ponge** comme un écho à l'éditorial et au texte de G. Pérec envoyé par R. Puyuelo sur les objets de notre quotidien. **F. Culture**.

Les réflexions d'une bibliothécaire confinée : Sabine Fabre

Fin mars, alors que nous venions de vivre nos quinze premiers jours de confinement, après avoir été obligés de déserrer nos locaux, de suspendre nos activités institutionnelles, d'organiser avec l'aide des secrétaires la poursuite du lien entre le GT, ses membres et l'extérieur, nous recevions le mail d'un chercheur de l'université de Liège. Ses travaux portent sur l'histoire de la phénoménologie française dans ses rapports avec la tradition psychiatrique (Ecole de St Anne 1930). J. Rouart, psychiatre et psychanalyste est référencé en particulier pour ses travaux de thèse (1935).

L'arrivée de ce mail, un samedi soir très tard, en plein confinement, concernant notre fonds de bibliothèque était totalement surréaliste ! Comme si au moment où nous étions forcés à l'arrêt, nos livres, tels les jouets du film « Toy Story » étaient à leur tour doués de vie et nous enjoignaient à continuer coûte que coûte.

Pour beaucoup d'entre nous, J. Rouart est psychanalyste, issu d'une famille de peintres mais nous étions dans l'ignorance des origines du lien avec le GT. R Puyuelo a bien voulu nous éclairer autant sur l'homme que sur le collègue qu'il a été. Vous trouverez dans ce numéro 4 son témoignage ainsi que ses souvenirs. Il y est question entre autres d'un article publié en 1979 dans la RfP intitulé « le souvenir comme amnésie organisée ». Un article où l'auteur revient sur l'importance des traces mnésiques dans la construction du souvenir, sur sa fonction de compromis tel un symptôme avec sa face cachée et un autre manifeste. Il comprend également un long développement sur le souvenir-écran ainsi qu'un beau passage sur la faculté au cours de l'enfance, à se faire des souvenirs de soi qui mis bout à bout, constituent une suite, une continuité vectrice de la construction identitaire.

Quelles traces nous laissera cette période, ce fameux mois de mars, entre images et sensations comme dans la chanson « Les eaux de Mars » interprétée par Moustaki ?

D'ici là, tous les jours, nous devons faire preuve de créativité au sens Winnicottien du terme :

« Un mode créatif de perception qui donne à l'individu le sentiment que la vie vaut la peine d'être vécue ; ce qui s'oppose à un tel mode de perception, c'est une relation de complaisance soumise envers la réalité extérieure : le monde et tous ses éléments sont alors reconnus mais seulement comme étant ce à quoi il faut s'ajuster et s'adapter. La soumission entraîne chez l'individu un sentiment de futilité, associé à l'idée que rien n'a d'importance » dans *Jeu et Réalité* de Winnicott (ch. 5 : l'idée de créativité).

Les livres de la semaine

- Signe d'asthénie pour moi, je me suis immergée dans les romans policiers, les auteurs nordiques préférentiellement. A ceux qui ne la connaissent pas, je conseille la lecture des polars de Fred Varga, et celle des « immortelles » de la littérature policière : P.D.James, Ruth Rendell et Agatha Christie.
- Je vous ai souvent parlé de Henning Menkell et de ses romans policiers. Il a écrit trois romans : « **Les bottes italiennes** », « Les bottes suédoises » et l'admirable « **Profondeurs** » que je vous recommande particulièrement.

Tous les livres du choix littéraire de la JA, liste que je vous ai donné dans le BdB, spécial confinement N°1, sont tous recommandables.

- Marc Babonneau vous invite, en ce temps où plus d'un s'esbaudit sur les réseaux, devant sa perception modifiée du Temps, à relire l'intégrale de l'œuvre de Marcel Proust « A la recherche du Temps Perdu ». Si retard dans ce projet, il est possible de garder le dernier volume, « Le Temps Retrouvé » pour la période d'après déconfinement. *(La lecture de Proust fait partie régulièrement de nos recommandations de lecture d'été, NDLB)*
- Et pour cette 4^{ème} semaine C.C, et après la lecture des aventures du Comte de Monte Cristo, je vous engage à lire ou relire « **Robinson Crusoé** » ! pour puiser des idées d'activités pendant le confinement !

Rubrique cinématographique : **Marc Babonneau**

Entre angoisses archaïques potentiellement réveillées par l'étendue de la pandémie actuelle et réflexions sur le thème de la prochaine Journée Annuelle 2021, Marc Babonneau propose sa relecture du film « **Melancholia** » de **Lars Von Trier (2011)**

L'inquiétante étrangeté nimbe ce film, devenu, dès sa sortie, un classique, ce qui est la marque des grandes œuvres du 7^{ème} Art. Une tension progressive habite une intrigue qui serait une critique sociale et de mœurs, acérée, si ce drame psychologique et bourgeois ne se doublait pas de la menace de fin du monde, concomitante, car le dérèglement des

planètes vient progressivement jeter une ombre portée, réelle et métaphorique, sur le microcosme humain initial dont le sort est au point de s'abolir, sous le coup de l'imminence d'une collision astrale définitivement anéantissante...

Le prologue aligne, en images d'une stupéfiante beauté, un certain nombre de signifiants, hermétiques à ce stade, mais qui vont se déployer et prendre sens dans la suite du film. Laquelle se compose de deux parties qui portent les prénoms (Justine et Claire) des deux sœurs qui sont les deux piliers de l'intrigue.

Justine (Kristen Stewart) se marie. Sa sœur et son beau-frère, richissime, ont pris en charge (préparatifs et facturation) la spectaculaire réception qui va, au-delà de la fête de mariage, couronner la réussite sociale de la famille. Famille lézardée comme va le démontrer la mère (Charlotte Rampling) qui ne tarde pas à exploser et, par un discours provocant de femme divorcée et aigrie, dynamite l'institution du mariage et l'inanité des conventions qui l'accompagnent.

Parallèlement, la jeune mariée s'emploie, plus ou moins délibérément, à saccager la fête, par ses absences répétées (au propre comme au figuré), ses errements tout au long de la soirée, quand ce ne sont pas des passages à l'acte intempestifs et croissants. La beauté un peu lourde et butée de l'actrice accreditée parfaitement le malaise croissant de ces situations.

Au terme de sa nuit de noces, Justine a tout perdu ; son patron, invité au mariage, qu'elle finit par « incendier » dans un accès de rage féministe et douloureux, et, bien sûr, son tout nouveau mari qui quitte les lieux à l'aube, anéanti et vidé.

Dans le ciel nocturne de la fête, Justine remarque que l'étoile Antarès a disparu de la constellation du Scorpion, seul indice qu'un dérèglement inattendu a aussi gagné les astres qui surplombent notre Monde.

Claire (Charlotte Gainsbourg) a appris de son mari (Kiefer Sutherland), scientifique de renom, que l'étoile Antarès n'a pas disparu mais est seulement cachée par une planète, Melancholia, sortie de son orbite et possible agent de collision avec la Terre.

La seconde partie du film devient alors un huis clos, dans le magnifique domaine, maintenant déserté par les invités et les familles, après la fête de la veille. Ce huis clos à quatre personnages (Claire, son mari, leur petit garçon, et Justine, au comble de la dépression, qu'ils ont recueillie, après le naufrage de son mariage) dépeint la montée de l'angoisse de Claire, au fur et à mesure que Melancholia augmente de diamètre dans le ciel qu'ils scrutent tous depuis la terrasse de leur splendide et parfaite demeure.

Si Claire est envahie par l'épouvante (elle est, il est vrai la mère d'un petit garçon dont elle se demande où il grandira, ce qui nous vaut une scène de tentative de fuite hors sens dans un monde devenu sans refuge), Justine, apparemment atone, est mieux armée que sa sœur, car elle a déjà touché le fond, celui de son « désêtre » personnel.

Dans un dialogue littéralement inouï, elle objecte à sa sœur qu'elle sait la catastrophe inévitable et que la Terre doit disparaître, « car elle est mauvaise et que personne ne la regrettera ».

Après le suicide du mari de Claire, retrouvé mort dans le paddock où les chevaux affolés se déchaînent, c'est cependant elle, Justine, qui, dans un geste magnifiquement compassionnel, entraîne son neveu dans les bois pour ramasser des branchages. Ramenés sur l'esplanade, devant la maison, ceux-ci serviront à confectionner la « cabane magique » qu'elle a promis au petit garçon de confectionner pour lui et dont elle lui a dit qu'il était le seul abri possible contre l'adversité.

Dans la cabane, prendront place, Claire, le petit garçon et Justine, qui, se tenant les mains en cercle, attendront l'éclair fulgurant qu'au fond du plan annonce Melancholia devenue gigantesque, avant que le noir et le silence n'envahissent l'écran déshabité de toute image, un long moment...avant le générique de fin.

Ce très beau film, dont la forme est d'une esthétique bien souvent à couper le souffle (ce qui est un plus) pose quant au fond, un certain nombre de questions très essentielles. Le parti pris, d'abord, de Lars von Trier de faire une sorte de navette (spatiale) entre l'Universel et le particulier : une correspondance secrète entre deux Mondes ; en même temps que la progression vers l'abîme de l'infiniment grand, se met en circuit la descente vers l'abîme interne d'une psyché en souffrance, celle de Justine, descendue aux enfers, ceux de la Mélancolie (au sens psychopathologique) la plus abominable (cf. les séquences de la seconde partie, littéralement cliniques à cet égard).

Par ailleurs, quel rapport, à la suite du cinéaste, faut-il faire entre la première partie (mise à mort d'un lien sacré – l'amour- sous couvert du massacre en toute hâte d'une institution aliénante selon le discours ambiant de ce siècle, le nôtre, à la suite de certains mouvements féministes qui visent –aussi- à désolidariser les genres) et la seconde partie : triomphe de la destruction aboutie ?

Et pourquoi, une fois la pulsion de mort ayant envahi la planète comme le fonctionnement psychique , Lars von Trier a t'il éprouvé le besoin de mettre en scène la trouvaille si humaine qui consiste à aider l'enfant à mourir, si ce n'est de convoquer l'inverse (la pulsion de vie, jusqu'au bout, et maintenant ouverte la lancinante (et consolante ?) question : « Mort, où est ta victoire ? »

➤ **Marc Babonneau** vous recommande absolument de regarder en replay le film

« *Sigmund Freud, un Juif sans Dieu* », film de David Teboul, passé ce Lundi à 22h35 sur ARTE.

A la rigueur et à l'élégance de la réalisation, s'ajoute le plaisir de voir de petits films familiaux présentés par Anna Freud ou, à la fin, tournés à Londres par Marie Bonaparte. Ces extraits, inédits pour la plupart, restituent une touche de simplicité familière au grand homme, au soir de sa vie.

- **A.M. Rajon** vous signale un documentaire diffusé de **lundi 13 Avril au Vendredi 17 : « Dans le sillage d'Ulysse » de Silvain Tesson**. Le message de S.Tesson : **« Imitons Ulysse qui tient son cap »**. (Je vous recommande la lecture du livre de S.Tesson : **« Un été avec Homère »**, Ed. Parallèles, NDLB)

Nouvelle rubrique pour passer le temps : le jeu des confinés

Il faut deviner, à la lecture à haute voix du texte (**texte en annexe 3**), 30 noms d'écrivains, romanciers ou poètes, qui se cachent dans les lignes. **A vous de jouer. La solution paraîtra dans le BdB spécial confinement N°5**

Pour nous séparer, un bref poème de Konishi Nobuko, membre du cercle des mères de Hiroshima

Qu'on me rende mon père
 Qu'on me rende ma mère
 Qu'on me rende mes grands-parents
 Qu'on me rende mes enfants
 Qu'on me rende mon être
 Et ceux qui sont mes liens
 Qu'on me rende les humains

En ce moment de confinement, beaucoup de nos patients nous parle de leur hâte à « retrouver les humains ».

A.M. Rajon, Lardenne 11 Avril

Annexe 1

Des histoires de Bibliothèque...la Bibliothèque Julien Rouart.

Rémy Puyuelo

« Livres sans mouvement. Mais livres qui s'introduisent avec souplesse dans nos jours , y poussent une plainte ,ouvrent des bals. » . La Bibliothèque est en feu. René Char.

Anne Marie et Sabine, fidèles gardiennes de la bibliothèque du GT-SPP m'ont demandé d'écrire une histoire de la Bibliothèque. Cette demande m'a renvoyé à mon grand âge, à mes engagements de toujours et brutalement les bibliothèques m'ont submergé ... En vrac, celle de mon Père transmise à sa mort découvrant sa passion pour la littérature russe et scandinave mais aussi hispanique avec un gout certain de « la Mort à l'espagnole ». J'ai négocié dans le temps, avec Maurice Capul, le transfert douloureux de la bibliothèque Chaurand de l'Institut de Rééducation de Saint Simon au Centre de formation de l'Institut Saint Simon (Empan N°113.2.2019 : Histoire et vie d'une bibliothèque...)

Quand j'ai déménagé, dernièrement , c'est posé à moi ,à nouveau , ces choix singuliers de donner, vendre , jeter ,garder.... Ressentant une perte, par instants, quasi corporelle.

De façon kaléidoscopique je vois défiler littérature, histoire, ...la culture est pleine d'assassinats de livres que l'on interdit, que l'on fait bruler mais aussi d'hymne à la lecture., Je vais m'arrêter là en tentant de maîtriser « cette expansion libidinale et exaltation d'appétence relationnelle » qui m'a submergé, comme le propose Michel de M'uzan dans « le travail du trépas ».

Je ne me souviens pas...

Des décisions successives des CA et Bureaux ne la concernant ni de la décision de la prénommer Julien Rouart...d'autres sauront en faire état, « c'est écrit » dans les Archives

Je me souviens....

Un soir, arrivé en avance, attendant une réunion, au Groupe toulousain, je fus envahi par une odeur de livres et de mois. Les portes de toutes les bibliothèques étaient ouvertes et je me trouvais enveloppé par elles.

Cette atmosphère singulière je l'ai toujours ressenti dans les endroits à livres. Enfant, je mâchais le papier et j'ai toujours du papier dans mes poches (Chap. « Papiers froissées ». p41-44 .Enfants Uniques en Col. AM. Merle Béral. 2011.Ed. Eres).

La bibliothèque du GT-SPP a une histoire. Dès que le groupe eut un « lieu », c'était notre

préoccupation commune pour nous « loger », mais surtout pour nous « établir » localement, les livres ne furent jamais absents de cette préoccupation première. Au fil des déménagements, notre groupe eut plusieurs adresses, la bibliothèque s'agrandit et fut source de convivialité : transport des livres, stockés parfois au domicile de ses membres. Il en fut de même pour les Archives qui moisirent parfois dans ma cave et dans celles d'autres et j'ai le souvenir de JB. Déthieux, Bernard Bensidoun, Christine Laffont Saint Paul, Michelle Jung... transportant dans leurs voitures les précieux documents. Les achats de « meublants » aussi se succédèrent en fonction de nos locaux devenus de plus en plus spacieux. Ces différents lieux ont toujours été des trouvailles des membres du groupe.

Notre bibliothèque a toujours été notre « lieu commun », la figure de nos espaces de pensée...nos lettres de noblesse.....bien que les livres eux-mêmes ont été longtemps, peu demandés et peu lus...voire égarés.

Julien Rouart est le nom que nous avons donné à cette bibliothèque. Elle entre donc en récit à transmettre. Elle fait partie de mon roman analytique. Son histoire est celle que j'ai inventé, pour de vrai, D'autres s'y reconnaissent ...ou pas, d'autres enfin continueront son histoire maintenant qu'elle est à maturité, reliée, connectée, et ouverte au public...

Première rencontre avec Julien Rouart.

Après une série d'actes manqués, je me retrouve dans la salle d'attente de Julien Rouart à Paris. Je dirais plutôt son salon. J'y découvre accroché au mur, une Maternité de Berthe Morisot (peut-être autre chose en tout cas c'est ce que j'ai vu) et j'en oublie le but de cette rencontre. En effet c'est ma première rencontre avec un Commissaire SPP. Un vieux monsieur m'accueille chaleureusement et me parle du Sud-ouest dont est originaire sa femme. Nous bavardons ou plutôt nous conversons. La différence est de taille, je m'en suis rendu compte bien plus tard.

Bavarder revient à parler sans prendre aucun risque, ce terrain vague des mots, cette fosse commune du langage comme l'écrit Denis Vasse. Il y a quelques années, notre collègue Françoise Rosé nous proposa un éloge de la conversation, paru dans un de nos bulletins (N°5.1993. « Psychanalyse et Psychothérapie ») Si mes souvenirs sont bons, il s'agissait de petites quantités d'énergie pulsionnalisées qui s'alimentaient l'une entre elles, véritable création à deux, source de relance psychique..t source de changement.

A la fin de l'entretien je n'avais rien dit mais en fait j'avais tout dit..., dans l'après coup, de ma démarche. Cette conversation me permit d'affronter la rencontre suivante où, enfermé dans une salle d'attente de quelques m², sidéré, je fus (ac)cueilli par André Green. La suite m'appartient, ce n'est pas le sujet de mon propos. Je peux, quand même vous avouer, que la Maternité de Berthe Morisot ainsi que les livres qui l'entouraient et une fenêtre avec un rideau blanc désuet sont toujours présents à ma mémoire.

Nous dirons que cet espace habité est toujours resté « actuel » pour moi. De l'art des coups-fourrés (terme d'escrime) de mon inconscient.

Julien Rouart à Toulouse.

Plusieurs années plus tard il vint travailler avec nous à Toulouse. Ses attaches familiales, sa résidence à Saint Sulpice de Roumagnac, sa relation avec la famille Laboucarie à Aufrery et Pierre Barres y furent pour quelque chose. En fait , ce qui les reliait était Henri Ey et la Revue l' Evolution Psychiatrique.

Au sortir de la dernière guerre mondiale, la psychiatrie se pose des questions sous l'initiative, entre autre , du Directeur de l'hôpital de Bonneval , Henri Ey. Les Journées de Bonneval furent le terreau de l'évolution de la psychiatrie de l'après-guerre en posant la question « de la psychogénèse des névroses et des psychoses » .Plusieurs Rapports s'y opposèrent qui furent à l'origine ultérieure de la psychothérapie institutionnelle et des politiques de secteur .Les théories mécanicistes, psychogénétiques et sociologiques (marxistes) y furent défendues par Jacques Lacan ,Lucien Bonnafé et Sven Folin , Henri Ey et Julien Rouart qui amena à un consensus nuancé.

Nous pûmes bénéficier de supervisions, d'exposés, de discussions informelles. la psychanalyse de l'enfant et de l'adolescent n'y fut pas absente. Il nous mis groupalement au travail. On découvrit quelqu'un d'attentif, nous proposant l'écoute à intégrer, mettant un frein à notre hâte de découvrir. ...Je commençais, avec d'autres, à correspondre avec lui. Une écriture régulière, à « l'ancienne » , attentive à l'autre, et un humour léger s'attardant sur « sa tendance à la temporalisation qu'il soumettait à la subtilité de nos interprétations ». Il s'excusait même de ne plus répondre à nos invitations de travail : « je ne peux me rendre à votre séduisante invitation, mais si je me déplace quelquefois encore , c'est toujours en étant obligé d'avoir recours à des dépendances compliquées... »

Son âge, sa liberté par rapport à l'institution.... Son humilité, sa sagesse furent d'une grande aide pour penser la psychanalyse mais pas que...Je pense maintenant que nous avons eu un « grand père analytique » organisant les générations fraternelles qui étaient de mise à cette époque-là dans notre groupe

.On découvrit aussi ses écrits. Son livre (traduit en de multiples langues) :« Psychopathologie de la puberté et de l'adolescence » (1954) mais aussi son Rapport sur « L'acting out » de 1967 .Puis « Agir » de RFP 2-2002 enfin des textes sur « l'investissement ».

Ces textes sont toujours des références. Pour ma part je mis longtemps à saisir cette phrase qui me poursuit encore familièrement, toujours vivante en moi : « le souvenir est une amnésie organisée » !!!

Dans une de ses dernières lettres, répondant à notre demande d'intervention ; Il écrivit que, avec beaucoup de nostalgie, trop loin d'une pratique clinique quotidienne, il ne pouvait prétendre à défendre des positions théoriques.

La Famille Rouart

Invité chez eux à Paris, je découvre les murs de l'appartement tapissés de tableaux de la famille Rouart qui de pères en fils sont peintres, (le virus de la peinture infesta plusieurs générations Rouart et alliées)..... Mais aussi des Degas, des Manet, des Courbet, des Corot, des Maurice Denis (dont notre collègue Paul Denis est un descendant) Ces tableaux étaient en instance de quitter cet appartement. Les Rouart se font vieux.

je me mis à poser des questions, à chercher, devenant curieux de cette saga familiale qui a été depuis 1870 au cœur de la vie artistique et culturelle de notre pays. Trois familles s'y croisent : Manet, Morisot-Valery et Rouart.

Julien Rouart souhaite que sa bibliothèque soit au GT-SPP. Plusieurs d'entre nous le lui promettent...Comme si on nous confiait la garde d'un enfant. Il nous faisait confiance. On pouvait « se fier à nous »...

Julien Rouart (1901-1994)nous quitta en 1994.

Je rencontrais à Paris Madame Rouart, en instance qui quittait leur appartement privé de ses tableaux désormais dans des collections particulières ou tapissant les murs de musées internationaux. Les colis étaient prêts dans l'entrée de l'appartement et attendaient. Elle pensait que j'étais venu en voiture. Je découvris alors, une femme, présente, énergique, sensible, triste à l'idée de quitter ces lieux. Je retrouvais dans cette dernière rencontre l'authenticité, la sincérité de vie qui fut la leur. En nous quittant elle m'offrit, sans un mot, un des premiers numéros de la RFP relié. Ce numéro ne m'a pas quitté. Je l'ai transmis à un membre de notre groupe depuis ...

Dans mon déménagement j'ai gardé un livre d'art que je regarde souvent :

« Une famille dans l'impressionnisme » par Jean Marie Rouart (Ed. Gallimard 2001)

Julien Rouart était le fils aîné d'Ernest Rouart (peintre) et de Julie Manet (peintre aussi à ses heures) Ses grands-parents étaient Eugène Manet (frère d'Edouard) et Berthe Morisot. Dans ce livre on découvre de multiples portraits de tous les membres de cette famille alliée aux Morisot, Manet, Valéry.... Mais aussi des photos, des écrits de Barres , Bernanos , on y côtoie André Gide , Mallarmé, Paul Gauguin, Honoré Daumier.....

.....Une photo de la famille d'Ernest Rouart (1874-1942) et Julie Manet-Rouart et leurs enfants ...un tableau d'Ernest Rouart : sa femme Julie Manet et de son fils aîné Julien



La famille d'Ernest Rouart au Mesnil.

Annexe 2

Interroger l'habituel ; extrait de 'L'Infra-ordinaire', Georges Perec. Le Seuil, 1989.

« Ce qui nous parle, me semble-t-il, c'est toujours l'événement, l'insolite, l'extra-ordinaire : cinq colonnes à la une, grosses manchettes. Les trains ne se mettent à exister que lorsqu'ils déraillent, et plus il y a de voyageurs morts, plus les trains existent ; les avions n'accèdent à l'existence que lorsqu'ils sont détournés ; les voitures ont pour unique destin de percuter les platanes : cinquante-deux week-ends par an, cinquante-deux bilans : tant de morts et tant mieux pour l'information si les chiffres ne cessent d'augmenter ! Il faut qu'il y ait derrière l'événement un scandale, une fissure, un danger, comme si la vie ne devait se révéler qu'à travers le spectaculaire, comme si le parlant, le significatif était toujours anormal : cataclysmes naturels ou bouleversements historiques, conflits sociaux, scandales politiques...

Dans notre précipitation à mesurer l'historique, le significatif, le révélateur, ne laissons pas de côté l'essentiel : le véritablement intolérable, le vraiment inadmissible : le scandale, ce n'est pas le grisou, c'est le travail dans les mines. Les " malaises sociaux " ne sont pas " préoccupants " en période de grève, ils sont intolérables vingt-quatre heures sur vingt-quatre, trois cent soixante-cinq jours par an.

Les raz-de-marée, les éruptions volcaniques, les tours qui s'écroulent, les incendies de forêts, les tunnels qui s'effondrent, Publicis qui brûle et Aranda qui parle ! Horrible ! Terrible ! Monstrueux ! Scandaleux ! Mais où est le scandale ? Le vrai scandale ? Le journal nous a-t-il dit autre chose que : soyez rassurés, vous voyez bien que la vie existe, avec ses hauts et ses bas, vous voyez bien qu'il se passe des choses.

Les journaux parlent de tout, sauf du journalier. Les journaux m'ennuient, ils ne m'apprennent rien ; ce qu'ils racontent ne me concerne pas, ne m'interroge pas et ne répond pas davantage aux questions que je pose ou que je voudrais poser.

Ce qui se passe vraiment, ce que nous vivons, le reste, tout le reste, où est-il ? Ce qui se passe chaque jour et qui revient chaque jour, le banal, le quotidien, l'évident, le commun, l'ordinaire, l'infra-ordinaire, le bruit de fond, l'habituel, comment en rendre compte, comment l'interroger, comment le décrire ?

Interroger l'habituel. Mais justement, nous y sommes habitués. Nous ne l'interrogeons pas, il ne nous interroge pas, il semble ne pas faire problème, nous le vivons sans y penser, comme s'il ne véhiculait ni question ni réponse, comme s'il n'était porteur d'aucune information. Ce n'est même plus du conditionnement, c'est de l'anesthésie. Nous dormons notre vie d'un sommeil sans rêves. Mais où est-elle, notre vie ? Où est notre corps ? Où est notre espace ?

Comment parler de ces " choses communes ", comment les traquer plutôt, comment les débusquer, les arracher à la gangue dans laquelle elles restent engluées, comment leur donner un sens, une langue : qu'elles parlent enfin de ce qui est, de ce que nous sommes.

Peut-être s'agit-il de fonder enfin notre propre anthropologie : celle qui parlera de nous, qui ira chercher en nous ce que nous avons si longtemps pillé chez les autres. Non plus l'exotique, mais l'endotique.

Interroger ce qui semble tellement aller de soi que nous en avons oublié l'origine. Retrouver quelque chose de l'étonnement que pouvaient éprouver Jules Verne ou ses lecteurs en face d'un appareil capable de reproduire et de transporter les sons. Car il a existé, cet étonnement, et des milliers d'autres, et ce sont eux qui nous ont modelés.

Ce qu'il s'agit d'interroger, c'est la brique, le béton, le verre, nos manières de table, nos ustensiles, nos outils, nos emplois du temps, nos rythmes. Interroger ce qui semble avoir cessé à jamais de nous étonner. Nous vivons, certes, nous respirons, certes ; nous marchons, nous ouvrons des portes, nous descendons des escaliers, nous nous asseyons à une table pour manger, nous nous couchons dans un lit pour dormir. Comment ? Où ? Quand ? Pourquoi ?

Décrivez votre rue. Décrivez-en une autre. Comparez.

Faites l'inventaire de vos poches, de votre sac. Interrogez-vous sur la provenance, l'usage et le devenir de chacun des objets que vous en retirez.

Questionnez vos petites cuillères.

Qu'y a-t-il sous votre papier peint ?

Combien de gestes faut-il pour composer un numéro de téléphone ? Pourquoi ?

Pourquoi ne trouve-t-on pas de cigarettes dans les épiceries ? Pourquoi pas ?

Il m'importe peu que ces questions soient, ici, fragmentaires, à peine indicatives d'une méthode, tout au plus d'un projet. Il m'importe beaucoup qu'elles semblent triviales et futiles : c'est précisément ce qui les rend tout aussi, sinon plus, essentielles que tant d'autres au travers desquelles nous avons vainement tenté de capter notre vérité.

Annexe 3 : le jeu des confinés

« Confiné, il racontait ce qu'il ferait, une fois libre, d'ici un mois, dans ces eaux-là.

Ce moment semble si dur à surmonter... mais les mots, lierre de la pensée, permettent de s'évader un moment, de laisser fuir ces maux passants.

Près de la fontaine dont les flots bercent l'oreille distraite, des oiseaux volent, terre, herbe et racines semblent endormis. Les oiseaux sont là, souverains, beaux, jeunes encore.

Une tribu goguenarde qui boit l'eau et la bénédiction du soleil qui couvre leur air novice.

Le rabot de l'air ne les épuise pas : ils n'en font cas, mus par la douceur du jour.

Mus, c'est le mot, mais sans mouvement : ils se posent, l'arbre vert ne bouge presque pas.

Du mât naturel, ils regardent au loin, plus ou moins anges, peu ou prou statues.

Braves bêtes, la becquée te les rend grands mais où est le bec aujourd'hui ?

Le héros poursuit son chemin rêvé. Les ronces ardentes frôlent les pieds.

Il avance, doucement, cherchant une aide, blonde, brune, rousse, au hasard.

Il a beau voir toute cette splendeur, il ne s'y trompe pas.

Il a beau marcher par l'esprit, il ne bouge en réalité pas.

C'est la force des poètes : se promener sans mouvement, sans de grands efforts.

Voir la vie en beau malgré tout, malgré les épreuves.

L'esprit est une gare : y passent mille idées qui s'enfuient et nous entraînent.

Toujours l'art a gonflé cette voile humaine, cette force : tenir bon, jusqu'au prochain voyage